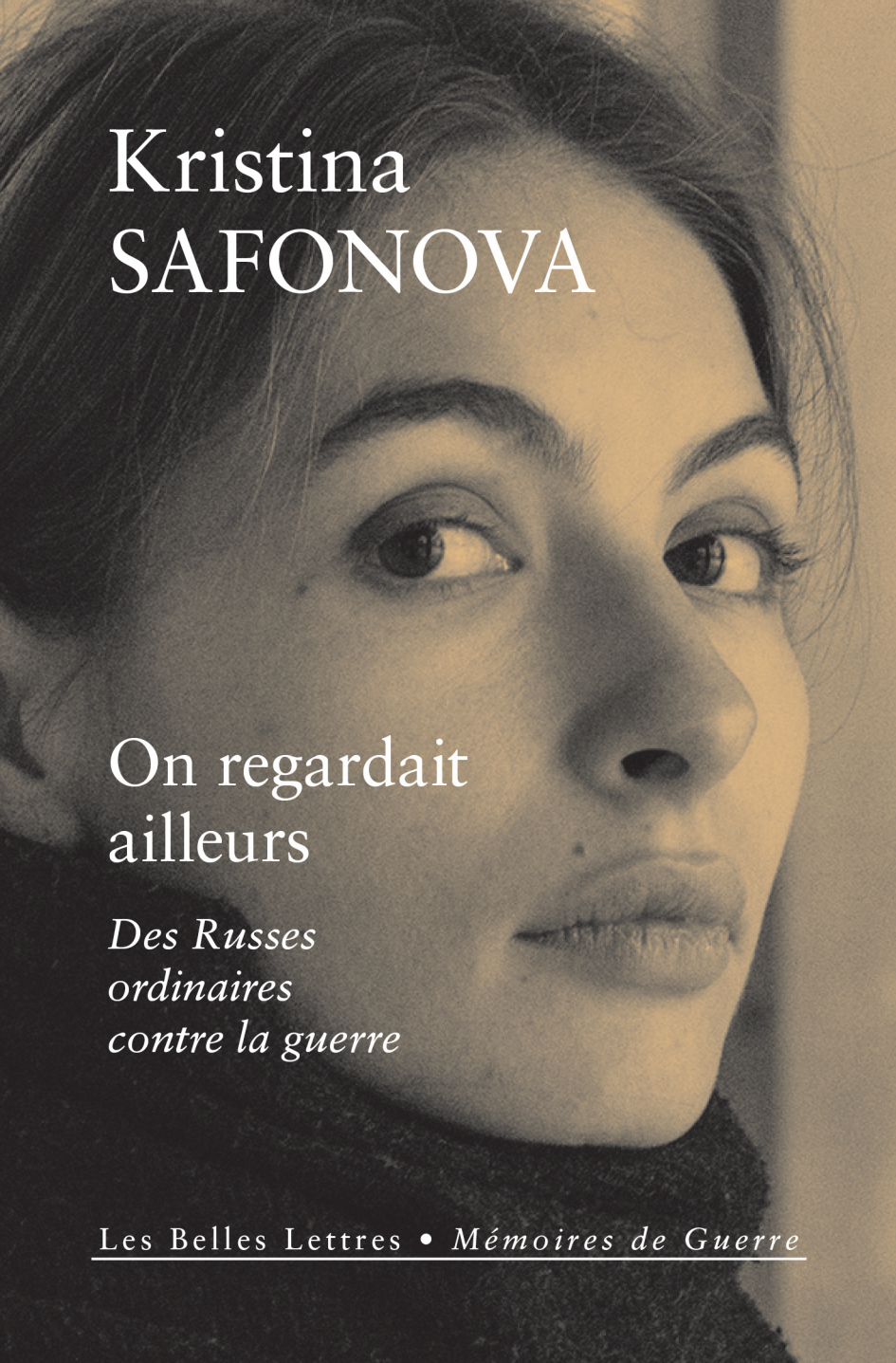




Kristina
SAFONOVA

On regardait
ailleurs

*Des Russes
ordinaires
contre la guerre*

Les Belles Lettres • Mémoires de Guerre

Kristina Safonova

On regardait ailleurs

Textes russes révisés par Pavel Merzlikine
et publiés par Meduza

Traduction du russe : Catherine Perrel

Paris
Les Belles Lettres
2023

Les noms des personnes interrogées dans ces textes ont été changés pour des raisons de sécurité.

Pour tous les lieux se trouvant sur le territoire ukrainien, l'orthographe des noms propres suit les règles de transcription de l'ukrainien, et non celles du russe auparavant fréquemment employées.

Les notes sont regroupées en fin de volume.

*Мы смотрели в другую сторону
© Meduza / Pavel Merzlikin, 2022*

© 2023 Société d'édition Les Belles Lettres
95, bd Raspail, 75006 Paris
www.lesbelleslettres.com

ISBN : 978-2-251-45503-7

Huit ans. Ukraine. La faute.

« En 2014²⁹, quand tout a commencé, on était dans une cabane, dans la forêt entre amis, on se détendait, se souvient Ivan. Et un de mes amis, tout à coup, comme ça, tu vois, m'a demandé :

» – Tu crois qu'on en a pour longtemps avec l'Ukraine ?
Quand est-ce qu'on va faire la paix ?

» – C'est pour toujours.

» – C'est pas possible !

» – Et tu crois que ça fait quoi, quand on frappe son voisin en plein dans l'œil ou qu'on lui donne un coup de couteau dans le dos ? »

En février 2014, l'Ukraine a vécu la crise la plus importante de sa toute récente histoire. La protestation qui a duré des mois sur la place Maïdan a eu pour conséquence la mort de 106 manifestants (« La Centurie céleste ») et de 17 membres des forces de l'ordre ; des centaines de personnes ont été blessées. Le président Viktor Ianoukovich a fui en Russie. En mars, la Russie a annexé la Crimée ; en avril, elle a déclenché une guerre dans le Donbass.

« C'est pour toujours », avait répondu Viktor à son ami il y a huit ans. À l'époque, tous ses copains avaient ri de lui.

* * *

Ivan – employé aux chemins de fer – dans un village d'Oudmourtie

Je dois reconnaître que, comme tout le monde, j'étais grisé. Mais oui, bien sûr ! Pourquoi j'aurais été différent des autres puisque je ne suivais pas YouTube, et n'écoutais pas L'Écho de Moscou ? Quand même, ça allait bien. Jusqu'en 2014, comme tout le monde, j'ai voté Poutine. Je n'ai rien remarqué en 2008³⁰ quand la guerre russo-géorgienne a éclaté. Comme tout le monde³¹, j'étais abruti.

J'ai parlé à mon fils au téléphone. Il m'a demandé : « Qu'est-ce que tu penses des événements en Crimée ? » J'ai répondu : « C'est bien, on récupère nos bases, la flotte de la mer Noire. » Je crois que mon fils était sidéré par mon idiotie.

« Quand même, ce n'est pas correct de prendre à un pays ce qui lui appartient », voilà, c'est tout ce qu'il m'a dit. Après quoi j'ai un peu lu, un peu regardé à droite à gauche, j'ai activé ma matière grise – et je ne suis pas vraiment savant – et j'ai compris qu'il y avait quelque chose qui clochait.

Lioudmila – institutrice – à Vladivostok

Moi aussi, j'étais contente que la Crimée soit à nous. Bien sûr, et puis quoi encore ? C'est Khrouchtchev qui l'avait offerte³², c'était vraiment pas juste, alors on l'a récupérée.

Dans la famille de la sœur de mon ex-mari en Crimée, ils ont dit qu'ils étaient très contents. Et des amis d'amis ont dit eux aussi qu'ils étaient contents. Et puis en plus, le sang n'a pas coulé, il n'y a eu aucune victime.

Avec notre famille d'Ukraine, on n'en a pas parlé. En 2013, je leur ai rendu visite, et je m'apprêtais à y retourner. Après Maïdan, nous, on disait : «Maintenant, ça va se tasser un peu et on va pouvoir y retourner». Et il y a eu le Donbass et encore le Donbass. Où on était pendant huit ans ? Nulle part, on vivait notre vie.

Evgueni – travaille dans l'événementiel – dans la région de la Volga

Ça semblait vraiment étrange de vouloir annexer un territoire quand on en a déjà un énorme, en plus qui est vide, où il pourrait y avoir plein de choses mais où il n'y a rien. J'ai commencé à m'y intéresser de plus près, à me demander qui étaient ces «hommes polis³³», pourquoi ils étaient entrés sur le territoire ukrainien, pourquoi ils prétendaient avoir eux-mêmes acheté leurs uniformes au magasin Voentorg. Je me suis mis à m'intéresser à la politique.

Je ne peux même pas dire que jusqu'en 2014 je suivais à fond l'actualité. Je me tenais à l'écart. Je n'allais pas voter pour Vladimir Poutine. Je ne votais pas du tout.

Je ne suis d'ailleurs jamais allé en Crimée. Ni avant ni après. J'avais plein d'amis qui disaient : «Oh, la Crimée, c'est chouette, c'est classe, on y va, elle a toujours été à nous.» Et moi, je pensais : «C'est pas très correct, la façon dont ça s'est passé, les gars.»

Polina – travaille dans la communication – à Moscou

J'ai passé plusieurs étés de suite en Crimée, dans un camp de vacances. J'étais préado, et tout cela m'a bien marquée. Puis je suis allée plusieurs fois dans une ville du centre de l'Ukraine, parce que j'étais tombée amoureuse durant un de ces camps. Il a fallu que je choisisse où je voulais vivre, en Russie ou en Ukraine, parce que j'allais me marier.

En 2014, ce « Notre Crimée » a eu la peau de ma Crimée à moi. Elle n'existe plus. Ça m'étonnait que les habitants de Crimée veuillent faire partie de la Russie. Mais j'admettais que ce soit possible. Peut-être que c'est vrai qu'au début, effectivement, c'est ce qu'ils souhaitaient, parce qu'ils croyaient que ce serait mieux pour eux ?

J'ai compris qu'il se passait quelque chose de pas bien. Mais je ne voyais pas pourquoi c'était nécessaire. Jusqu'en 2014 j'avais l'impression que la vie était super, que Moscou changeait et s'arrangeait, que des lieux sympas apparaissaient. Alors que dans les autres villes ils laissent pousser des pissenlits sur les ruines. Mais la Crimée... Peut-être qu'on ferait mieux d'embellir Pskov ou Pouchkine ? Ça ne m'emballait franchement pas.

Petr – étudiant en droit – à Saint-Pétersbourg

J'ai toujours entendu parler des Ukrainiens avec un vocabulaire méprisant. Je ne comprenais pas d'où ça venait. J'avais l'impression qu'il m'était impossible de les défendre, même si sans doute c'est moi qu'il fallait que je défende, mais ça ne me venait pas à l'esprit à ce moment-là. Je ne sais pas si c'est

le bon moment pour le dire : je suis à moitié ukrainien, mon père est ukrainien.

J'avais quinze ans au moment de Maïdan. C'était l'époque de mon premier amour, un gars de Kyïv. Il s'est fait tirer dessus mais ça va, je ne sais même plus où il a été touché par la balle. Je me souviens d'avoir eu terriblement peur. Bien sûr, mes parents n'ont pas voulu y aller. J'ai essayé mais ils m'ont récupéré à la gare.

C'est sans doute quelque chose qui contribue à m'éviter de me sentir coupable. Moi, j'ai essayé d'y aller.

Olga – manager – à Krasnodar

En 2014, je suis allée à la frontière, dans la région de Rostov. Je voulais vraiment savoir si l'armée était là ou pas. À l'époque, on racontait qu'on aidait le Donbass en fournissant des armes, mais qu'il n'y avait pas de soldats russes sur place. Et j'ai vu de mes propres yeux des convois militaires. Comment peut-on essayer de me faire croire le contraire ?

D'où vient cet intérêt ? Après 2012, je n'étais pas du tout contente de ce qui se passait en Russie et du fait qu'on ne pouvait pas remplacer Poutine. À l'époque, je n'ai participé à aucun mouvement physiquement parce que j'étais enceinte, mais j'étais très déçue qu'on n'ait abouti à rien pendant les mouvements de protestation de 2012. Et quand en 2013 Maïdan a commencé, on les soutenait avec toute ma famille. Je me souviens que je pleurais à chaudes larmes quand à Kyïv des gens étaient battus, blessés. Mon univers s'est effondré quand la liesse populaire a commencé à cause de l'annexion de la Crimée.

Depuis 2014, je n'ai plus d'amis qui soutiennent ce genre de position.

Kirill – musicien – à Arkhangelsk

Je comprenais qu'il se passait quelque chose qui n'allait pas. Quelque chose qui devait indigner le monde entier, le détourner de nous. Mais la réaction n'a pas été suffisante. Ils ont pris la Crimée, c'est passé. Et c'est peut-être ce qui a conduit à 2022 ?

Ivan – employé aux chemins de fer – dans un village d'Oudmourtie

Pour moi, 2014 a mis en évidence les relations de l'Ukraine avec la Russie. Le 24 février 2022 met en évidence les relations de la Russie avec tout le reste du monde.

Petr – étudiant en droit – à Saint-Pétersbourg

Un an avant la guerre, j'ai fait quelque chose de terrible, du point de vue de ma famille : j'ai troqué mon nom de famille ukrainien contre un nom russe. Ce n'est pas lié à un ressenti personnel, mais à un conflit avec une personne précise, mon père. Quand j'ai changé, il s'est avéré que dans le certificat on avait la possibilité d'indiquer sa nationalité. J'avais trois jours pour réfléchir.

D'un côté, je ne peux pas me dire ukrainien parce que je suis né et que j'ai grandi à Saint-Pétersbourg. Ma mère est

russe. Mais en même temps comme je pourrais me dire russe ? J'ai passé exactement la moitié de mon enfance en Ukraine. Je connais très bien l'ukrainien, à peu près aussi bien que le russe, sauf que je lis et j'écris sans doute un peu moins vite. Si je dois être patriote d'un pays, c'est dur de m'associer à la Russie, parce qu'à part Piter et les petites villes autour, je ne suis allé nulle part. La Russie est vraiment très diverse, immense. L'Ukraine, en tout cas les endroits où je suis allé, est pour moi plus facile à comprendre. Elle est aussi diverse, mais elle rentre dans mon champ de vision.

Je n'ai pas réussi à décider et finalement j'ai fait une rature dans le certificat.

C'est quoi, la patrie ? Je dirais que c'est l'endroit que tu as en commun avec les autres. Tu peux faire des « blagues d'enfance », et seul les comprendra quelqu'un qui a grandi comme toi. Avec les Ukrainiens, j'ai vu les mêmes films, les mêmes pubs. Et je rigole quand j'entends les blagues sur les mini-biscottes Flint³⁴. Mais en même temps, il y a Piter, ma ville à moi.

Quand la guerre a commencé, je pensais que j'aurais pu me dire ukrainien. Mon père est ukrainien, et c'est une énorme part de moi. Mais en même temps je suis aussi ukrainien que russe. Je ne peux pas le renier parce que, par exemple, ma grand-mère était la fille d'un ennemi du peuple, son père a été fusillé. Je ne peux pas dire que cela n'a pas d'importance, que ce n'est pas moi, que moi c'est l'Ukraine. Ce n'est pas vrai.

Et donc je suis resté avec ma sensation d'être double.

Polina – travaille dans la communication – à Moscou

La première personne à qui j'ai pensé quand j'ai appris l'agression totale de la Russie en Ukraine, c'est mon amie : ça fait une quinzaine d'années qu'on se connaît, mais on ne s'est pas vues une seule fois depuis 2014. Je redoutais de lui écrire, mais je l'ai fait.

Il y a eu un moment très compliqué où elle ne m'écrivait que des saloperies : « Mais qu'est-ce que foutent les vôtres... et les nôtres... les nôtres vont arriver et... » J'ai compris que c'était sa façon de lutter contre le stress, et je l'ai accepté sans moufter. Quand, lors d'un moment de faiblesse, je m'accusais de tous les maux, elle me disait : « Stop, attends, vous qui êtes des gens normaux, on a besoin de vous. Prenez soin de vous. » Et l'essentiel, c'est que toutes nos conversations se terminaient par : « je t'aime », « je te serre dans mes bras », et c'était réciproque.

Ça me donne beaucoup de force que le dialogue soit toujours possible. Au début, les liens se sont brisés parce que tout était trop émotionnel, noir et blanc. Les liens qui ont survécu au premier assaut commencent à se distendre maintenant parce que les gens en ont marre. On a atteint la masse critique de cauchemar et d'horreur, et ça pèse terriblement. Je suis convaincue qu'il faut continuer à parler. Quand tout sera terminé, il n'y a que ça qui nous permettra de conserver notre dignité humaine.

Lioudmila – institutrice – à Vladivostok

Beaucoup de gens se sont disputés avec des membres de leur famille. Beaucoup d'Ukrainiens ont vu tout à coup leurs cousins

en Russie disparaître. Les miens m'écrivent tout le temps en me disant qu'ils sont très reconnaissants qu'on les soutienne. Ça les encourage de savoir qu'on est là et qu'on est contre.

Une de mes cousines en Ukraine fêtait son anniversaire avec toute la famille. Ma sœur et moi, on suivait en vidéo conférence. C'était déjà le soir, on est sorties. On s'est mises sur le côté de la maison, pour que personne n'entende. Avec ma sœur on a fondu en larmes, alors qu'eux étaient tranquilles. On avait vraiment l'impression d'être impliquées personnellement.

Ivan – employé aux chemins de fer – dans un village d'Oudmourtie

Des amis de Donetsk nous ont rendu visite. Que dire ? Les gens après ces huit dernières années sont à bout. La guerre s'était plus ou moins arrêtée et voilà qu'elle est revenue. Ils veulent simplement que tout ça se calme, que la Russie remporte la victoire. Je dis les choses comme elles sont. Ils connaissent ma position, alors tout simplement on parle d'autre chose.

Les premiers jours, on avait l'impression qu'on devait en parler, en discuter avec tout le monde. Maintenant, on a compris. Plus personne n'en parle, ni avec sa famille, ni avec ses amis, ni avec ses enfants.

Alexeï – retraité – dans un village de la région de Riazan

Je correspondais avec une parente de mon ex-femme qui est de Jytomyr. Elle était évidemment contre le fait que l'Ukraine soit « libérée » des Ukrainiens, et elle est passée à la langue

ukrainienne. J'ai dit que j'étais contre cette guerre, que j'étais du côté de l'Ukraine et j'ai proposé mon aide (même si je me demande aussi comment est-ce que je pourrais l'aider ?). Elle a répondu qu'elle refusait toute aide venant de nous. Je n'ai pas creusé plus loin. La seule raison possible, c'est que nous sommes russes, nous appartenons au pays ennemi.

Olga – manager – à Krasnodar

Nous nous sommes mis à aider des gens qui venaient de Mariupol, de Kharkiv, qui se sont retrouvés en Russie. Et j'ai constaté qu'il y avait parmi eux beaucoup de personnes apolitiques, qui n'étaient ni pour la Russie ni pour l'Ukraine, qui n'étaient pour personne. Ils étaient aussi apolitiques que les gens d'ici. Je n'ai pas vu une seule fois de l'agressivité ou de la haine. Chez personne, alors qu'ils ont toutes les raisons de nous hurler dessus en nous maudissant. Ils comprennent que ce ne sont pas les Russes ordinaires qui ont fait ça.

D'abord, on les a aidés à s'installer. Ceux qui voulaient sont restés, ont trouvé un travail et se sont remis à vivre comme ils le pouvaient. Ceux qui préféraient partir sont repartis.

Il y avait une famille, le mari et la femme, qui est retournée à Mariupol. Et pour le Nouvel An, ils nous ont envoyé une photo de la fête qu'ils organisaient pour les ouvriers russes qui reconstruisent la ville détruite par les bombardements. Elle s'était déguisée en Reine des neiges. Quand on a vu ça, on en a eu les bras qui sont tombés. D'accord, les Russes se font laver le cerveau, ils ne voient pas les conséquences de la guerre. Mais je ne comprends pas les habitants de

Mariupol qui remercient les Russes – ça me rend malade, physiquement.

Au travail, il y avait un gars de Melitopol³⁵. Il est venu en Russie et il a raconté à un collègue que soi-disant les nazis l'humiliaient et que maintenant il avait été libéré. Comment peut-on discuter avec les Russes après ça ? Je commence à parler à mon collègue et lui me répond : « Mais qu'est-ce que tu racontes ? Les gens de Melitopol ont tout vu de leurs propres yeux ! »

Petr – étudiant en droit – à Saint-Pétersbourg

Je me suis disputé avec ma copine ukrainienne au début de la guerre, ça fait déjà plusieurs années qu'elle ne vit plus en Ukraine. Elle m'a envoyé un poème du genre « Un mec a peur de se faire embarquer par les flics, alors que pour quelqu'un d'autre le Golgotha n'est pas la peine suprême³⁶ ». À ce moment-là, moi, j'avais envie de lui dire : « La frontière est encore ouverte. Viens ici et vas-y, descends dans la rue. C'est quoi, le problème ? » Parce que j'avais vraiment peur.

Je me sens responsable. Je suis un citoyen russe. Mais je ne ressens pas de culpabilité pour les Ukrainiens morts. Et encore moins quand on commence à me dire ici : « Nos enfants meurent. » Mon cousin est en Ukraine, mon oncle aussi !

« Si chacun dans ce pays faisait la même chose que vous, la situation aurait-elle été identique ? » Ma réponse : Non, ce ne serait pas arrivé. Je n'ai pas voté une seule fois pour Russie unie ni pour Vladimir Poutine. Ce n'est pas mon président.

Si je pouvais me dresser, lever les bras au ciel et arrêter les missiles en plein vol, je le ferais. Je crois que la quasi-majorité des gens en Russie feraient de même.

Kirill – musicien – à Arkhangelsk

Ce n'est pas nous qui avons fait ça. Ce sont les autorités qui font ça, un pouvoir que nous n'avons pas choisi. Les gens ont accepté en partie ce qu'on leur a dit d'en haut, qu'on était maintenant en guerre avec l'Ukraine. Je ne sais pas, mais ce n'est pas leur faute. Et encore moins si on parle de la totalité des gens, c'est du délire. Ce n'est pas moi qui ai attaqué. Ça, je l'affirme.

Alexeï – retraité – dans un village de la région de Riazan

J'admets une responsabilité. Une responsabilité personnelle, due entre autres à mon manque de participation aux réseaux sociaux. Je suis prêt à admettre une faute personnelle : toutes ces dernières années, je n'ai pas beaucoup parlé aux gens. Certes, je leur ai parlé un peu, mais c'est donc qu'il aurait fallu leur parler plus. C'est ma faute si on en est arrivés là. Ma passivité, c'est ma faute.

Evgueni – travaille dans l'événementiel – dans la région de la Volga

J'aurais dû m'intéresser à ce qui se passe dans le pays, et je n'en ai rien fait. Je sens que j'ai eu tort. Et sans doute que je suis responsable de tout ça.

Olga – manager – à Krasnodar

Je ne me sens pas responsable, parce que je n'étais en mesure ni de prendre des décisions ni d'avoir une influence. Je me sens responsable de mes enfants, de ma maison, de mon travail. Je suis responsable de ce que je vous dis maintenant, et de mes actes.

Si j'avais eu la possibilité de changer la situation et que je ne l'avais pas fait, je me sentirais responsable. C'est comme se sentir responsable de l'ouragan Katrina, vous comprenez ?

On n'a rien pu faire. On n'a pas pu, ni avant ni après.

Mais je comprends tout à fait les Ukrainiens qui s'en foutent de ça et qui nous haïssent. Je ferais pareil.

Ioulia – étudiante – à Novossibirsk

J'ai atrocement peur de parler avec les Ukrainiens qui ont vécu tout ça. J'aurais beau me justifier : « Je vous soutiens, je suis contre la guerre, j'ai essayé d'aider », ça ne diminuera en rien ma faute. Et si une personne m'accuse concrètement, dit que je suis l'incarnation du mal, je ne pourrai pas la contredire, nous n'avons rien fait pour que cela ne se produise pas.

Ivan – employé aux chemins de fer – dans un village d'Oudmourtie

Comment ça, je ne suis pas responsable ? Bien sûr que je suis responsable. C'est pour cette raison que je me sens extrêmement

triste. Qu'est-ce que j'ai fait ? Rien. Je n'ai rien fait contre et je n'ai rien fait pour non plus.

Moi, d'accord, mais c'est la prochaine génération qui va devoir en répondre, et ça m'inquiète, car ce sont mes enfants, mes petits-enfants. Mes petits-enfants, quand ils seront à l'étranger, hors de Russie, seront considérés comme des gens vraiment mauvais. Je me demande en quelle année les Russes ont cessé de percevoir les Allemands comme les monstres qui avaient attaqué l'Union soviétique ?

Polina – travaille dans la communication – à Moscou

J'ai toujours eu du mal à m'identifier au territoire dans lequel je vis. La seule chose dont je suis convaincue, c'est que ma patrie, c'est la langue russe. Où que je sois, et c'est quelque chose qui serait maintenant difficile à changer, je penserai toujours en russe, je rêverai en russe. Mais que je fasse partie du monde russophone qui en ce moment commet ces horreurs, quelle honte ! Je me suis mise à avoir honte. Ce n'était pas juste de la honte comme ça, mais l'impression qu'était profané tout ce qui comptait.

Je n'aime pas les questions du genre : « Qu'est-ce que vous avez fait pendant huit ans ? », « Comment avons-nous pu accepter ça ? ». C'est de la spéculation. Tu ne peux pas prendre la bobine et démêler tous les fils. Il faut sans doute procéder autrement, si tant est que ce soit nécessaire.

Tout ça serait arrivé parce que je ne suis pas sortie manifester ? Je ne pense pas.

Petr – étudiant en droit – à Saint-Pétersbourg

J'ai un souvenir d'enfance en Ukraine.

J'étais allé faire un tour sur un vélo trop grand pour moi. Pour freiner, il fallait actionner les pédales en sens inverse. Je réussissais à freiner, mais ça me prenait du temps, alors je loupe un virage et je continue sur une route qui descend en pente raide. Je comprends que les pédales tournent et que je ne peux plus rien faire. Je vois en face de moi une route qui coupe mon chemin et des orties, et des pieux. À ce moment-là, je comprends que ça va faire mal.

J'ai eu la même sensation avec ce qui se passait en Russie ces dernières années : la pression monte sans cesse et je ne peux rien faire. La question est de savoir quand elle atteindra son paroxysme. L'horreur, c'est que je sens qu'on n'a pas encore atteint le pic, mais que j'ai déjà mal.

Alexeï – retraité – dans un village de la région de Riazan

C'est plus facile maintenant pour les Ukrainiens de nous accuser, mais il aurait pu leur arriver la même chose qu'à nous. Sauf que Maïdan a eu lieu avec un président faible. Si Poutine avait été aussi faible au moment de Bolotnaïa³⁷, peut-être qu'on aurait pu le dégager et éviter qu'il rempile.

Encore une fois, comment en est-on arrivés là ? Il n'y avait pas de vrais partis ou d'unions démocratiques, libéraux. Pas de personnalités qui sortaient du lot. Et l'attention des gens s'est dispersée. Même quand ma sœur aînée me demandait : « Mais pour qui voter ? », tout ce que je trouvais à répondre, c'était : « En tout cas, pas pour Poutine. »

Olga – manager – à Krasnodar

On vivait dans un espoir perpétuel. La grenouille cuisait à petit feu³⁸. On espérait qu'il allait partir... J'espérais que tout ça allait s'arrêter. Et je continue à l'espérer.

On proteste. Ma fille est allée manifester à un meeting contre la guerre. Est-ce que ça a amélioré le sort des Ukrainiens ? Jamais 140 millions de personnes ne descendront dans la rue.

Ce n'est même pas la peine d'en rêver. Il ne faut pas comparer Maïdan et Ianoukovitch, qui était absolument incapable de faire tirer sur qui que ce soit, et Poutine, qui fusillerait tout le monde sans sommation. Faites les mêmes barricades qu'à Maïdan dans le centre de Moscou, les blindés vous dégageront en cinq minutes. Personne n'aura la moindre pitié.

Je considère que Poutine, c'est un mal mondial. Et ce n'est pas juste d'en vouloir aux Russes parce qu'ils n'arrivent pas à venir à bout de ce mal mondial, dont aujourd'hui ne parviennent pas à se dépêtrer ni l'Otan, ni l'Union européenne, ni l'Ukraine et son armée. On n'a pas la moindre chance d'y arriver. Et on n'en était pas conscients.

Polina – travaille dans la communication – à Moscou

Tu sais ce qui se serait passé si Hitler avait été assassiné ? Sans doute que le psychisme est construit comme ça : on a envie de croire que tout aurait pu être différent, mais on n'a pas le moindre fondement permettant de penser que la vie aurait été tout autre. La série *Love, Death + Robots*³⁹ porte là-dessus :

dans chacun des scénarios, tu tues Hitler, mais tout continue à aller mal quand même.

Kirill – musicien – à Arkhangelsk

Avant, j’essayais d’aller à tous les meetings. Je ne savais pas si c’était nécessaire, si ça servait à quelque chose. J’avais juste l’impression d’agir de façon juste. Mais très souvent je trouvais que voilà, on était descendus dans la rue, on avait rôlé un peu, on était repartis chacun chez soi, et ça s’arrêtait là.

Alexeï – retraité – dans un village de la région de Riazan

Descendre dans la rue et défiler, ça ne suffit pas pour changer radicalement les choses. Il aurait fallu être plus extrêmes : monter des tentes, s’enchaîner, et le faire en masse, pour qu’ils ne puissent pas évacuer les gens rien qu’avec deux fourgonnettes. Pour que le pouvoir comprenne que là, le seul choix c’était ou bien tirer sur la foule, ou bien entamer des négociations.

Ivan – employé aux chemins de fer – dans un village d’Oudmourtie

Je me souviens comment Eltsine a viré les députés⁴⁰.

Après eux sont arrivés des gens qui avaient signé un accord avec le diable, Boris Nikolaevitch⁴¹. Ils lui ont donné tout le pouvoir et lui, en échange, il les a installés à certains postes. Voilà comment le pouvoir ici s’est retrouvé entre les mains d’un seul homme. Ça a été fait avant Poutine.

Il me semble que des tas de lois ont été promulguées. Avant la guerre, il est devenu interdit de protester dans la rue seul ou lors d'un meeting, ce n'était plus possible nulle part. Maintenant, même rien que de parler avec toi, c'est déjà trop.

Nous n'avons pas d'idées. Nous ne connaissons que les répressions, toujours les répressions, et c'est tout. On nous a tous habitués à ça. Il n'y a rien à faire. Il y a une poignée de gens qui se sont emparés des ressources naturelles, c'est à eux. Nous, on vit à part, comme des serviteurs. On reçoit un petit peu d'argent, on s'en sort et on vit comme on nous laisse vivre.

Ioulia – étudiante – à Novossibirsk

Peut-être que les gens de la génération précédente comparent ça avec l'URSS et se disent que c'était bien pire avant ? La jeune génération n'a pas encore eu le temps de grandir et de changer les choses. Je n'ai pas participé aux actions, aux manifs, parce que, à vrai dire, j'avais horriblement peur. Et pourtant j'ai eu plusieurs fois l'envie de manifester seule sur différents sujets : l'écologie, la politique, les médias.

Franchement, je ne sais pas ce qu'il aurait fallu faire pour que ça change. Et maintenant, quand on voit les conséquences, on se dit qu'il faudrait faire quelque chose, mais c'est déjà trop tard. Mince alors, et comment on s'en sort ?

* * *

Pourquoi n'y a-t-il pas en Russie de protestations de masse ?

– D’année en année, notre État devient de plus en plus féroce.

– Ce n’est pas que dans la rue il y ait des panneaux « Défense de parler ». Tu comprends toi-même à cause de la situation, des arrestations, qu’il ne faut pas parler de la guerre et des autorités d’une façon négative.

– Comment s’opposer ? Oui, comment ? D’autant plus que manifester seul dans la rue, ça ne se limite pas à entraîner un blâme au travail.

– Ce n’est pas que j’aie peur de me faire renvoyer, mais j’aime mon travail et je veux garder ma place, je fais de mon mieux.

– Si j’étais toute seule, je serais acharnée. Mais j’ai une petite fille.

– Je suis responsable d’un tas de gens qui dépendent de moi. Ma mère est âgée, je ne peux pas me permettre de trop la perturber.

– J’ai peur, mais pas au point de trembler sur place. Par exemple, je ne vais pas aller manifester seul. Je ne vois pas quel sens ça aurait pour moi. Je sais très bien ce qui arrivera après.

– Ce que le gouvernement a plutôt bien réussi à faire, ça a été d’empêcher que des liens se créent entre ceux qui sont contre. Le sentiment d’impuissance est en général lié à celui de solitude. Je ne peux rien faire, parce qu’être seul sur le champ de bataille ne fait pas de vous un guerrier, et effectivement on

n'est pas un guerrier si on est seul et qu'on n'a personne avec qui se battre. C'est triste, mais on n'arrive pas à s'unir. Et je comprends pourquoi les gens ne sont pas descendus dans la rue. Vu de l'intérieur, je le comprends très bien.

– Tout le monde dit : il faut toucher le fond. Peut-être qu'on ne l'a pas encore touché ? Peut-être qu'on est un pays d'eaux profondes ? Je ne peux pas dire que tous les gens sont des lâches ou des crétins. Si ça va mal pour toi, même si tu es un lâche ou un crétin, tu vas quand même exprimer ton mécontentement. Sans doute que malgré tout, pour l'instant, pour la plupart des gens, ça va encore à peu près. Pour l'instant, tout va bien.

* * *

Petr – étudiant en droit – à Saint-Pétersbourg

Le seul sentiment qu'inspire Vladimir Vladimirovitch⁴², c'est la lassitude. J'ai bien compris qu'il reflétait une certaine demande de la société, mais j'ai toujours senti qu'il ne me représentait pas, moi, mes envies, mes intérêts. Rien que son nom me remplit d'une immense lassitude. Avdotia Smirnova⁴³, dans une interview – je ne sais plus avec qui –, a dit : « Poutine ne dort pas dans mon lit. » Dans le sien, peut-être. Mais j'ai l'impression que ses actions ont une force d'inertie telle qu'il est présent en permanence dans nos vies.

Je crois que, sans avoir vécu ici, personne ne peut comprendre comment on en est arrivés là. J'ai beaucoup discuté avec les gens que je connais, je leur ai demandé s'ils seraient allés manifester s'ils avaient su que tous ceux qui pensaient comme eux iraient. Et tous ont dit oui. Mais quand il y a une manifestation, elle

rassemble mille personnes. Nous ne faisons confiance ni aux organisations ni à qui que ce soit.

C'est une occupation vraiment élitiste, de protester en Russie. D'abord, il a fallu avoir 15 000 roubles pour payer une éventuelle amende, puis 30 000, puis de quoi acheter un billet d'avion et vivre à l'étranger si jamais tu te retrouvais avec un procès sur le dos. Il est clair que si 1 million de personnes étaient descendues dans la rue, ils ne leur auraient pas mis une amende à toutes. Mais je pense à Minsk : 200 000 personnes ont manifesté⁴⁴, et les OMON⁴⁵ leur ont réglé leur compte. Et ils menacent de faire intervenir l'armée en cas de manifestations de masse, et je ne doute pas qu'ils le feroient.

Je suis d'accord qu'il est probable qu'il s'agisse d'une impuissance apprise. Mais elle est fondée sur un certain pragmatisme : est-ce que j'ai de l'argent à claquer en ce moment, ou est-ce que je suis prêt à me faire traiter comme ça ?

Au bout du compte, ça donne un résultat pas du tout réconfortant : la majorité des gens sont des lâches. Mais j'ai du mal à les condamner pour ça, d'abord parce que je suis comme eux. Et ensuite parce que cette lâcheté n'est pas sans fondement. Et quand tu comprends qu'en plus tout ça ne mènera vraisemblablement nulle part, ça devient vraiment dur de descendre dans la rue.

J'ai participé à différentes marches, défilés, manifestations. Pour moi, le moment critique a eu lieu il y a quatre ans. À côté de chez moi, il y a eu une manifestation contre la réforme des retraites⁴⁶. J'y suis allé pour voir. Je me souviens qu'un petit garçon était monté sur un réverbère. Ils lui ont tapé sur les jambes à coups de matraque. Alors que ce n'était qu'un enfant ! Il est tombé.

Je me souviens que les gens se faisaient traîner dans les fourgons. J'ai été impressionné par les garçons qui se trouvaient dans le cordon policier. Pourquoi des garçons ? J'en ai regardé un sous son casque, et j'ai vu un enfant. En fait, on avait le même âge ou il était plus jeune. Il avait un visage enfantin, il était là avec son casque, et moi, je me disais : « Quelle horreur ! Mais qu'est-ce qu'il s'apprête à faire aux manifestants ? »

Ça a commencé à chauffer, je suis rentré chez moi, or mes fenêtres donnent sur la place. À un moment, ça a mal tourné. Les policiers ont sorti des rouleaux de fil de fer barbelé et ils ont avancé avec, en tapant violemment sur les gens. Ils ont fracassé la tête d'une femme, je l'ai vu de mes propres yeux. Je regardais tout ça par la fenêtre et j'ai compris que je ne pouvais rien faire. C'est l'impuissance absolue d'être le témoin de cette immense cruauté.

À partir de là, je me suis mis à avoir peur, parce que je ne pourrais absolument pas me défendre. Il n'y aurait pas un article de loi pour me défendre. Ce n'est plus de 15 000 roubles qu'il est question, mais de risques potentiels pour la santé. Et hop, on t'éclate la rate ou on te casse les côtes, ou tu te retrouves contusionné ou avec une luxation. Et tu peux t'estimer heureux si tu traînes ça juste maintenant et que tu ne te rappelles pas toute ta vie de cette « merveilleuse » expérience.

Aujourd'hui, la guerre, c'est la guerre contre les Ukrainiens. Mais avant cela, il y a eu une guerre contre les gens en Russie : à chaque fois méthodiquement contre un groupe donné, les gays, les femmes, les partisans de Navalny, les libéraux.

